

Restaurant "Au Châteaurand" 44, RUE BILBAIRE

CHRONIQUE DES TRIBUNAUX

Dans les grands magasins
Chaque semaine l'une des chambres du Tribunal correctionnel juge et condamne des femmes arrêtées dans les grands magasins en flagrant délit de vol.
Hier, la 9^e chambre en a vu quatorze comparaître à sa barre, parmi lesquelles deux jeunes actrices; l'une de celles-ci, qui a créé un petit rôle dans la reprise des *Brigands*, aux Variétés, a été condamnée à un mois de prison avec sursis; l'autre à quinze jours, également avec sursis. La première était défendue par M^e Henri Robert.

M. Kolischer contre M. Souhart
Conformément aux conclusions du substitut, la 1^{re} chambre s'est déclarée incompétente pour juger le procès intenté par le comte Kolischer à M. Souhart, ancien ministre de Perse.

Il reste à M. Kolischer la ressource aléatoire de se pourvoir devant la juridiction administrative.

Les biens du marquis de Lur-Saluces
Un arrêt de la Cour d'Appel de Rennes a autorisé l'administration des domaines à mettre sous séquestre les biens que possède M. de Lur-Saluces, dans l'Ille-et-Vilaine.

Cet arrêt est une conséquence de la sentence de la Haute-Cour qui a condamné M. de Lur-Saluces, par défaut.

L'affaire Notarbartolo
Une dépêche de Rome annonce que l'arrêt de la Cour de cassation a été notifié à l'ex-député Palizzo et aux autres détenus accusés d'avoir coopéré à l'assassinat de Notarbartolo et à celui de Miceli.

Le procès sera prochainement porté devant la cour d'assises de Bologne.

Les prisonniers seront sous peu transférés dans cette ville.

Les Premières

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *La Fille de Tabarin*, comédie lyrique en trois actes, poème de MM. Victorien Sardou et Paul Ferrier, musique de M. Gabriel Pierné.

« Comédie lyrique », en effet; quoique le dénouement tourne au drame, la nouvelle œuvre — fort applaudie — de M. Pierné est bien une comédie par la nature du sujet, la gaieté de la plupart des scènes, relevée cependant d'une pointe de sentimentalité, et surtout par la façon légère et libre dont la musique circule à travers les épisodes, les commentes et les vivifies.

L'affabulation, longuement traitée — si longuement qu'on a dû, après la répétition générale, pratiquer des coupes sombres — est néanmoins très simple. Tabarin, le pitre de la place Dauphine, l'ancien valet de Mondor, est devenu gentilhomme en Poitou, après fortune faite. C'est le désir de tout comédien (en ce temps-là); nous avons eu « monsieur » Scapin. Voici donc Tabarin « sire de Beauval ». Tout le monde ignore son passé d'histrien, tout le monde, y compris sa fille Diane qui s'est éprise de Roger, fils d'un vieux seigneur poitevin, hautain et pauvre, le comte de la Brède. Une entrevue des amoureux, les aveux de Diane à son père et les préliminaires d'un mariage adroitement conclu par le récent sire de Beauval avec le père de Roger forment le premier acte, ouvert par des personnages secondaires (une Nicole, servante prémoderne — Mlle Tiphaine — et un moine issu des *Contes drolatiques* pesamment joué par Delvoey) qui s'attardaient primitivement dans une exposition prolixe et chargée de trop nombreux détails culinaires, mais aujourd'hui très heureusement allégée — je le répète pour l'éducation de ceux de nos confrères qui n'ont pu assister à la première hier soir. Et l'acte s'achève sur un repas de trobreaux (l'ensemble: « On dansera sur l'herbe... » est une petite merveille d'adresse), où la quiétude de sire de Beauval, ci-devant Tabarin, est troublée un instant par la requête d'une caravane de comédiens errants qui sollicitent l'hospitalité de sa grange.

Au second acte, c'est, parmi l'animation d'une fête foraine sous les quinconces de la petite ville poitevine, la reconnaissance de Tabarin par Mondor dont la troupe se démène sur la place. Le sire de Beauval regimbe d'abord contre une levée d'incognito qui lui répugne; mais enfin, pris de pitié devant le dénuement de son ancien maître que par son abandon, il jeta dans la misère, il ouvre les bras au vieux saltimbanque et l'engage à venir jouer le lendemain dans l'orangerie du château.

Nous assistons, au troisième acte, à la répétition — très amusante et merveilleusement réglée — de la pièce que les comédiens doivent interpréter le soir; le sire de Beauval, fort animé par ce spectacle, escalade les tréteaux, sous couleur de donner des conseils au bouffon, son successeur dans le personnage du valet

lui-même excellent dans le rôle de l'ancien maître, et qui, au moment de la scène où il s'agit de lui rendre la parole, le mariage de Diane et de Roger est rompu. Nayré, d'avoir brisé le bonheur de sa fille, le bateleur, héroïquement se sacrifie: il se tue d'un coup de mousquet. Du moins, ayant de mourir, a-t-il la consolation de voir le comte de la Brède, revenu bien tard à des sentiments plus conciliants, consentir à l'union des jeunes gens.

Précisément, le reproche que l'on pourrait adresser à cette pièce, c'est l'emploi de moyens artistiques disproportionnés au sujet, distrayant mais sans profondeur aucune. On regrette un tel effort et tant de talent dépensé en une partition de 480 pages (Choudens éditeur) pour une œuvre qui, assurément, intéresse et intéressera — je le souhaite, et je le crois — pendant de nombreuses soirées, mais dont on ne sort ni l'esprit élargi, ni l'âme meilleure.

Il faut bien le reconnaître, en effet, l'emploi du leitmotiv ou, du moins, de phrases typiques caractérisant chaque personnage et les principaux sentiments, le souci des modernes complications instrumentales (car, depuis le contre-basson jusqu'aux trompettes avec sordines, rien n'est omis par le compositeur qui édifie sa musique suivant les formules les plus nouvelles), le soin d'agencer les scènes avec une astuce digne du librettiste Sardou, de leur ménager des transitions orchestrales tout à fait jolies et de répandre dans son œuvre la riche variété dont le public est désormais curieux; toute cette science sans pédantisme, toute cette finesse érudite (vous remarquerez un bien spirituel xylophone soulignant les « Bouteilles de bois ») n'élève pas d'une ligne le niveau esthétique de l'ouvrage. Il demeure un simple amusement, d'ailleurs charmant: aussi bien M. Gabriel Pierné serait-il en droit de me répondre qu'il n'a point prétendu faire autre chose...

Sur ce livret, tantôt sentimental, tantôt farce, et finalement tragique, M. Pierné ne pouvait manquer de construire une partition très variée. Il l'a fait en compositeur plus intelligent encore que personnel, habile à multiplier de jolis dessins — si nombreux qu'on ne les perçoit pas toujours — et rompu à toutes les roueries du métier. Le grand mérite de sa musique, c'est une vitalité intense; la fête patronale et une grande partie du dernier acte dénotent un tempérament d'une alacrité point banale: tapageant parmi la Foire qui grouille sur le mail, une joyeuse polyrythmie babille et sautille, à travers quoi passe et repasse une ronde populaire: « Y avait un pont sur la rivière », narquoisement délurée. Les fanfares des archers et les couplets des ivrognes: « Entendez-vous le fifre et le tambour? Buvois, fêtons le saint du jour »; les appels des marchands, la chiromancie d'une sorcière en plein vent, les rieuses piailleries des fillettes jouant aux ciseaux, la parade de Mondor (que débite admirablement M. Périer), fugée sur un thème vieillot et plein de feu, tout ce tableau, enlevé d'une patte habile, vaut, ma foi, un Roybet, donc plaira. Et dans la scène capitale, après un pastiche adroit de la musique bouffe au dix-septième siècle, l'animation grandissante de Tabarin qui se grise de sa propre verve et s'abandonne à sa passion professionnelle jusqu'au délire, est graduée avec une habileté qu'il faut reconnaître. En revanche, les duos d'amour demeurent plutôt insignifiants et je m'en étonne! Un rédacteur aigu de l'*Action française*, M. Pierre Lasserre, constatait l'autre jour: « Il ne faut jamais lire les mélodies de Massenet avec une dame à côté de soi, à moins que sa taille ne soit d'une majesté qui défie toute spirale... » Encore que M. Pierné s'avère un des plus accomplis élèves de la classe Massenet, la musique de la *Fille de Tabarin* ne suggère pas l'enlèvement, avec ses perpétuels roucoulements de cordes où les triolets se mêlent inmanquablement aux mouvements binaires et réciproquement, selon des recettes un peu trop connues, mais dont, il est vrai, le public ne se lasse point, car, après le second acte, il fallut relever trois fois le rideau.

L'expression des autres sentiments prêterait également à la discussion et pour ne prendre que cet exemple, dans la scène où Diane avoue à son père l'amour qu'elle porte à Roger, la tendresse paternelle du vieillard ne se manifeste que par un dessin rampant et cadencé des basses que la voix suit à l'unisson. De tels effets suffisent à plus d'un faiseur de romances adoptées par la mode, je le sais, mais du musicien excellent de l'*An mil* on doit exiger davantage: M. Pierné peut tout ce qu'il veut, nous lui demandons de vouloir.

En outre, des passages se rencontrent, ici et là, poussés terriblement au noir; chaque fois, notamment, que le sire de

Beauval se souvient qu'il fut Tabarin l'orchestre s'assombrit, on le mesure, les gammes par les centiers s'éteignent, la voix trisonne et se croise, et nous marchons tout droit vers la grande opéra. Même nous dépassons cette note dans la scène muette où le cor anglais, tout comme dans *Tristan* et trop comme dans *Tristan*, accompagne la fatale délibération du bonhomme. Certes l'expiré est à plaindre, mais enfin, était-il nécessaire de mobiliser les ressources dernières de la musique et de sonder de pareils abîmes pour un personnage mélodramatique qui va finir mélodramatiquement?

M. Fugère, qui sait intelligemment éviter, au cours de sa dernière parade révélatrice, le trop d'éclat et d'en dehors que ne doit plus montrer Tabarin vieilli, soupire avec infiniment de délicatesse attendrie la Berceuse des aveux, un peu parente de celle de *Louise* qu'il a fait si souvent applaudir, et quelle admirable diction! M. Périer compose et chante le personnage de Mondor avec un souci du pittoresque, un soin exact qui ont charmé: M. Boudouresque (*Qualis pater*, disait Lhomond) allure au comte de la Brède une fièvre dure; et pourquoi ne louerai-je pas aussi M. Beyle, qui ténorise de son mieux; M. Cazenève raffiné plaisant; M. Mesmaecker, trial drôlet?

Ces dames enchantent: Mme Garden a une aimable figure, une voix aimable et un petit reste d'accent exotique aimable aussi; Mme Tiphaine se démène avec une fougue quelque peu conventionnelle, Mme Landouzy a de la légèreté, Mme Dhumon de la gravité, Mme de Craponne le diable au corps.

Rien de plus séduisant que les décors, que celui du second acte surtout, qui nous montre des marronniers rouillés par l'automne, un village, au fond, sous le jour mourant, la nuit qui tombe sur la petite place déserte, puis les feux des forains, les tréteaux qui s'allument. Savez-vous, disait l'oncle Sarcéy, savez-vous que ce Jusseume a bien du talent!

Sous la direction incomparable d'André Messager, l'orchestre de l'opéra-comique semble à l'aise parmi la multiplicité des rythmes qui donnent à la *Fille de Tabarin* tant d'élégante souplesse.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

CORYLOPSIS DU JAPON

Gazette Théâtrale

Matinées d'aujourd'hui:

A la Comédie-Française, 1 heure: *Les Fourberies de Scapin*, *Il ne faut jurer de rien*.
Au Châtelet, 1 h. 3/4: *Le Petit Chaperon Rouge*.

Aux Mathurins. — A 4 h. 1/2: *Foudroyé!* comédie jouée par M. Félix Galipaux, Mlles Brésil et Marthe Melville; la *Sauterelle*, de Grenet-Dancourt, jouée par Mlle Brésil et M. Bertès.

Au Théâtre Séraphin, 2 h. 1/2 (passage Opéra): pour les enfants, *Noël*, la *Tentation de saint Antoine*, marionnettes et ombres.
Au Cirque d'Hiver, 2 h. 1/2: *Les Alliés en Chine*, grande pantomime militaire en 4 tableaux.

Au Nouveau-Cirque, 2 h. 1/2: *Le Pont Alexandre*, revue nautique; les nains Colibris.
Au Cirque Médrano, 2 h. 1/2, même spectacle que le soir.

Les grands concerts:
Au Nouveau-Théâtre, à 3 h. 1/2, concert dirigé par Ed. Colonne. Au programme:
Première partie. — *Entracte de Rosmonde* (F. Schubert). — Trio en *st bémol* (F. Schubert). M. Lucien Wurmser, M. Jacques Thibaud, M. Francis Thibaud. — Deux Contes de I. Lorrain (Gabriel Pierné). I. *Les Petites Ophélie*; II. *Une Belle est dans la forêt*: Mlle Odette Le Roy et les chœurs. — Chanson de Berger (Gabriel Pierné). Mlle Marie Lasne. — *Yanits* (Gabriel Pierné). Mlles Odette Le Roy, Marie Lasne, Julie Cahun, Mme L. Planès.
Deuxième partie. — Variations pour deux pianos (G. Enesco). M. Lucien Wurmser, M. Georges Enesco. — *Octuor* (G. Enesco). M. Jacques Thibaud, M. Valerio Oliveira, M. Stanley Mosès, M. Féline, M. Monteux, M. Denayer, M. Francis Thibaud, M. Choinet.

Ce soir:

A la Comédie-Française, 8 h. 1/2: *L'École des femmes*, le *Médecin malgré lui*.
A l'Opéra-Comique, 8 h. 1/2: *Mignon*.
Au Théâtre-Antoine, 8 h. 1/2: *Devant le Bonheur*, les *Remplaçantes*, l'*Article 330*.
A l'Opéra-Populaire, 8 h. 1/2: la *Traviata*.

Aux Nouveautés, 50^e représentation du *Coup de fouet*.
Aux Variétés, 8 h. 3/4 très précises: répétition générale (à bureaux ouverts) des *Médecins*, comédie en trois actes et quatre tableaux, de M. Henri Lavedan.

Demain vendredi, première représentation. Le service de seconde sera reçu dimanche soir.

Au Nouveau-Théâtre, 8 h. 3/4: première représentation d'*Au-dessus des forces humaines* (1^{re} partie):

Le pasteur Adolphe Sang	M. Lugué-Poe
Clara, sa femme	Mlle Marcelle Bailly
Elie, leur enfant	M. Ed. Bauer
Rachel, leur enfant	Mlles C. Deraisy
Mrs H. Roberts, sœur de Clara	Renée Desclos
Krøger, suppléant de Sang	MM. Saillard
Le pasteur Bratt	Riméau
La veuve du pasteur	Mme Suzanne Després
Agathe Florewagen	Mlle Fanst
L'insp. ecclésiast. (l'évêque)	MM. Charlier
Blank, pasteur de campagne	Gavarry
Brey, pasteur de campagne	M. Rolland
Jensen, pasteur de la ville	Gordes
Falk, pasteur de la ville	Barrias
Pasteurs, croyants, etc.	

Le spectacle sera commencé par une austerie de M. Henri de Jouvenel, et M. de